

Mon nom est Luka, je suis née à Liverpool et je veux partir.

J'ai dix-sept ans. On voit, par transparence, courir sur mes bras des veines aussi déplaisantes au regard que de petits asticots. L'oncle Neal dit souvent que j'ai un teint de morte. Je me suis faite à l'idée. Ou peut-être m'en suis-je seulement persuadée pour vivre tranquille. Ce qui n'existe pas.

Nous vivons à Edge Hill depuis la mort de papa. C'est une banlieue ennuyeuse et sale. Notre pavillon porte le numéro 55. Il est inscrit au-dessus de la porte: Lilly villas, 1878.

La première fois que je suis venue à Wordsworth Street, je n'ai pas compris pourquoi tant de maisons avaient été abandonnées. En réalité, les gens préfèrent aller vivre derrière le cimetière car plus personne n'est en sécurité ici. Il y a même une maison incendiée au croisement de Lodge Lane. On l'a laissée en l'état et des bandes l'ont vite investie. Des débris s'entassaient devant le perron, mais personne ne semble plus y prêter attention.

Il n'y a guère d'animation dans notre rue. Le 176 passe sans s'arrêter plusieurs fois par jour, gonflé de collégiens cravatés. Il y a aussi M. Felice qui quadrille le quartier dans son camion bariolé. Felice vend des glaces et des boissons. Il affiche une bonne humeur qui m'a toujours semblé suspecte. Mais peut-être est-ce l'unique moyen qu'il a trouvé pour oublier la désolation qui s'offre à lui toute la journée.

Lodge Lane est la seule rue commerçante. On y trouve quelques épiceries, quatre ou cinq pubs et deux Stanley Racing

où chacun peut miser sur les Reds, les courses de chevaux et de lévriers.

C'est tout, je crois.

Et c'est trop peu.

Je vis à Edge Hill avec ma mère et mon frère, Darl.

Avant, maman nous laissait dormir ensemble. Il se calfeutrait contre moi, je glissais mes pieds sur ses chevilles et je ne bougeais plus, le laissant rouler au bout du lit pour revenir souffler sur ma nuque au matin. Sa respiration me réveillait bien avant la sonnerie du réveil et j'aimais ça: observer ses épaules faiblement éclairées par la lumière de l'aube.

Évidemment, les choses ont changé. Mes seins ont poussé. Un duvet blond est apparu au-dessus des lèvres de Darl, qu'il ne daigne pas raser comme craignant je ne sais quoi. De devenir un homme peut-être.

Une nuit, pourtant, je l'ai vu se branler. Il tremblait, comme sous l'effet d'une forte fièvre. Son visage en sueur dépassait à peine de la couette. Je n'ai même pas eu à mettre un mot sur la chose pour deviner ce que c'était. Ça devait arriver. Un presentiment que j'avais depuis longtemps. Ça m'a rappelé le jour où maman nous a emmenés sur le lit de mort de papa. Oui, j'ai dû regarder mon frère avec les mêmes yeux tristes et résolus – quelque chose dans notre existence prenait fin et il ne servirait à rien de s'y opposer.

Pour la première fois, j'ai pensé: on ne devient rien du tout à Liverpool. Et surtout pas cette fille heureuse qui, par la force des choses, devra, un jour ou l'autre, renoncer à la douce chaleur de son frère.

C'était il y a trois ans.

Depuis, j'attends.